Fre 3.2752.1.2
Case Fre
23747

LA MERE RIVALE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par M. PIGAULT-LE-BRUN.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre François de la rue de Richelieu, le premier Octobre 1791.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, & FILS, Imprimeurs-Libraires, rue Galande, N°. 63.

1793.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DUPORT.	*M. Grandmenil.*
M. GERMON.	*M. Châtillon.*
Madame GERVAL.	*Mlle Candeille.*
ROSE.	*Mme Saint-Clair.*

La Scène est à Paris chez Madame Gerval.

LA MERE RIVALE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. DUPORT. Madame GERVAL.

M. DUPORT.

MA bonne amie, je ne me laſſe pas de vous le répéter; vous n'avez que ce parti à prendre.

Madame GERVAL.

Mon frère, je ne prétends pas vous contredire, mais....

M. DUPORT.

Ma ſœur, vous me contrediriez que ma façon de voir ſerait toujours la même. Vous êtes jeune, aimable, opulente & veuve, & il n'y a pas de mal à cela; vous aimez le plaiſir, votre maiſon eſt le rendez-vous de la bonne ſociété, & c'eſt fort bien. Mais une veuve de trente ans eſt comptable au public de ſa conduite, & quoique la vôtre n'ait rien de repréhenſible au fond, il n'y a qu'un mari qui puiſſe la rendre excuſable.

Madame GERVAL.

Quoi, Monſieur....

M. DUPORT.

Quoi, Madame, prétendez-vous voir mieux que moi dans vos propres affaires? J'ai cinquante ans, & je vous déclare avec la fermeté qui naît de mon expérience, qu'une jeune veuve, qui ne tient à rien, eſt expoſée à tout. Je vous aime, votre réputation m'eſt chère, & il eſt tems de calmer mes allarmes.

Madame GERVAL.

Vous me connaiſſez, mon frère.

M. DUPORT.

Je vous connais, ma ſœur, & voilà pourquoi je veux vous marier.

Madame GERVAL.

Le compliment n'eſt pas flatteur.

M. DUPORT.

Auſſi n'eſt-ce pas un compliment que je veux vous faire. Je vous dois la vérité, & je vous la dis.

GERMON.

Précisément, & vous ne pouvez faire le bonheur d'un homme qui vous soit plus sincèrement attaché.

Madame GERVAL.

Grace au ciel, voilà mon mariage arrangé sans que je m'en sois mêlée encore.

GERMON.

Oh, je ne veux point que vous ayez le moindre embarras.

madame GERVAL.

C'est trop honnête, en vérité.

GERMON.

Et quand vous serez à moi, vous n'aurez d'autre soin que celui d'être heureuse.

Madame GERVAL.

Tout cela est charmant en perspective.

GERMON.

Et la réalité ne démentira pas le tableau.

Madame GERVAL, *avec réflexion.*

Monsieur Germon ?

GERMON, *avec cérémonie.*

Madame Gerval ?

Madame GERVAL.

Je vous crois un très-honnête homme.

GERMON.

Je le crois aussi.

Madame GERVAL.

Je suis persuadée que vous m'aimez sincérement.

GERMON.

J'aime qu'on me rende justice.

Madame GERVAL.

J'avoue.... que.... vous ne m'êtes pas indifférent.

GERMON.

Cet aveu me comble de joie.

Madame GERVAL.

Mais, mon ami, vous ne pensez qu'à votre bonheur personnel, & le mien n'est pas ce qui m'occupe le plus. Je dois être doublement heureuse ou complétement infortunée.

GERMON, *avec sentiment.*

Je vous entends, Madame, & je vais vous répondre. Vous rendez justice à ma probité, vous connaissez ma tendresse ; un honnête homme qui vous aime doit rendre à l'aimable Rose le digne père qu'elle a perdu. Je remplirai ce devoir sacré, je vous en donne ma parole, & je suis incapable d'y manquer.

Madame GERVAL.

Puissiez-vous n'oublier jamais ce que vous venez de me dire.

GERMON.

Jamais, femme charmante.

Madame GERVAL.

Il me serait affreux de vous le rappeller.

GERMON.

Vous ne le craignez pas.

Madame GERVAL.

Germon, mon estime l'emporte sur mes craintes, & je me donne à vous avec la confiance que vous méritez. (*Germon lui baise la main.*) Allez, mon ami; Rose ne tardera pas à paraître. Elle ignore nos projets, je vais lui en faire part. (*Germon fait une fausse sortie, Madame Gerval le ramène*). Vous l'aimerez, Germon, vous me l'avez promis.... Vous l'aimerez?

GERMON.

Mon cœur se partage entre vous, & les tendres soins de père ajouteront un charme au bonheur de l'époux.

SCENE IV.

Madame GERVAL, *seule.*

VOILA vraiment l'homme qui me convient, & mon frère a raison. Une veuve opulente, jeune.... jolie peut être.... Le monde est si méchant, & il est si doux de lui imposer silence en se rendant heureuse.

SCENE V.

ROSE. Madame GERVAL.

ROSE, *embrassant sa mère.*

JE me suis levée bien tard, n'est il pas vrai, maman.

Madame GERVAL.

Le sommeil est bon à une jeune personne. Son teint y gagne, & sa tête se repose.

ROSE.

Ma bonne amie, je n'ai pas dormi du tout.

Madame GERVAL.

Qu'as-tu fait?

ROSE.

J'ai pensé.

Madame GERVAL, *souriant.*

Tu penses donc?

ROSE.

Maman, je suis ta fille.

Madame GERVAL, *l'embrassant.*

Et à quoi pensais-tu?

ROSE.

A Monsieur Germon. Il n'est pas très-jeune, mais il est bien aimable.

Madame GERVAL.

Je suis enchantée que tu t'en sois apperçue.

ROSE.

Je crois qu'il rendrait une femme bien heureuse.

Madame GERVAL.

Je le pense comme toi.

ROSE.

Depuis que je le connais, je suis fâchée d'être si jeune.

Madame GERVAL, *très-froidement.*

Pourquoi, ma fille?

ROSE.

C'est que mon imagination exaltée lui prête peut-être des qualités qu'il n'a pas, & je serais fâchée qu'il perdit à l'examen de la raison.

Madame GERVAL.

La raison n'a point d'âge, & l'homme qui plaît à Rose, doit plaire à tout le monde.

ROSE.

Il te plaît donc aussi.

Madame GERVAL, *avec sentiment.*

Infiniment, ma fille.

ROSE.

J'aurais dû le prévoir, il y a entre nous une sympathie si marquée.

Madame GERVAL, *souriant.*

Je ne desire pas cependant que cette sympathie soit sans exception.

ROSE.

Comment donc, maman!

Madame GERVAL.

C'est qu'il doit y avoir quelque différence dans la manière dont nous aimerons Germon.

ROSE.

Je ne t'entends pas, & cependant tu me fais de la peine.

Madame GERVAL, *avec embarras.*

Mon enfant, tu as perdu un bon père.

ROSE.

Je le regrette tous les jours.

Madame GERVAL.

Ton oncle est exigeant, & je lui ai de grandes obligations.

ROSE.

Oh! oui, tu ne peux rien lui refuser.

Madame GERVAL.

Germon est son ami.

ROSE.

Leur amitié fait l'éloge de tous deux.

Madame GERVAL, *avec une espèce de timidité.*

Ton oncle veut que je me marie.

ROSE, *avec effroi.*

Ciel! C'est à Germon!

Madame GERVAL.

A lui-même. (*Rose tombe dans les bras de sa mère.*) Rose, ma chère Rose.... Malheureuse!.. Ma fille est ma rivale!

ROSE,

ROSE, *revenant à elle.*

Maman, je crois.... que la surprise.... Germon sera ton mari. Epouse-le, je t'en conjure.

Madame GERVAL.

Ah! ma fille!... ma fille! Qu'ai-je appris!.. Mon cœur vient de se révolter contre toi, je l'avoue, l'amour l'a surpris un moment; j'expierai ma foiblesse, & je la réparerai.

ROSE, *se jettant dans ses bras.*

Laisse-moi cacher ma rougeur dans ton sein. Ma bonne mère, je t'afflige & j'en suis au désespoir. Je venais me confier à toi, & j'étais loin de croire que j'allais troubler ton repos. Pardonne-moi, maman, pardonne-moi, je saurai souffrir & me taire.

Madame GERVAL.

Mon enfant, ton âge n'est point celui des sacrifices; & à qui en ferai-je, si ce n'est à toi? Germon s'éloignera. Je ne mettrai pas sous tes yeux un tableau que tu ne pourrais supporter. Tu seras ma confidente, je serai la tienne, & nous nous consolerons mutuellement.

ROSE.

Non, ma mère, non, ma bonne amie, tu ne te sacrifieras pas.

Madame GERVAL.

Un sacrifice est toujours doux, quand on le fait à ce qu'on aime.

ROSE.

Quoi, ma mère, toi, jeune & jolie, toi qui lui as plu, à quoi il a sçu plaire, tu renoncerais au bonheur que tu te promettais! Non, je dois être aussi généreuse que toi, je le serai & je le jure par.... par la tendresse que tu m'inspires, & que tu justifies si bien.

Madame GERVAL, *d'un ton sérieux.*

Rose, écoutez-moi, & ne m'interrompez plus; je l'exige. Votre oncle m'a proposé Germon, & je lui ai promis ma main, après lui avoir reconnu ces mêmes qualités qui vous ont séduites. J'ai pour lui plus que de l'amitié; mais je suis loin du sentiment quivous subjugue. J'ai étudié votre caractère; je connais votre extrême sensibilité, je serai maîtresse de la mienne, mon parti est pris, n'en parlons plus.

ROSE.

Le mien l'est également. Pense que je n'ai que quinze ans.

Madame GERVAL.

Votre cœur en a vingt.

ROSE.

Que Germon ne pense pas à une enfant.

Madame GERVAL.

Il y pensera peut-être.

ROSE, *avec force.*

Il y penserait envain.

Madame GERVAL.

C'est assez, ma fille, laissez-moi, & songez que votre

meilleure amie a des droits à votre confiance, & peut-être à votre docilité.

ROSE, *à part, lui baisant la main, & sortant.*

Je serai digne de toi.

SCENE VI.

Madame GERVAL, *seule.*

QUE je suis aise qu'elle ait parlé aujourd'hui ! Demain il ne lui restait que les larmes, & à moi que les regrets ! J'entends mon frère : Remettons-nous.

SCENE VII.

Madame GERVAL. M. DUPORT.

M. DUPORT.

JE reviens enchanté, ravi, Madame Gerval. J'ai rencontré Germon, il m'a tout appris, & je vous félicite l'un & l'autre.

Madame GERVAL.

Mon frère, votre joie me rend confuse... m'embarrasse.

M. DUPORT.

Parbleu, je le crois. C'est une terrible chose que le mariage, n'est-il pas vrai ? Allons, allons, ma sœur, à votre âge on dit tout uniment à son frère : vous avez fait pour le mieux, & je vous en remercie.

Madame GERVAL.

Et voilà ce que je ne puis dire.

M. DUPORT.

Comment donc, Madame Gerval !

Madame GERVAL.

Mon frère, vous êtes naturellement bon.

M. DUPORT.

Selon les circonstances.

Madame GERVAL.

Mais vous tenez singulièrement à vos idées.

M. DUPORT.

Surtout quand elles sont raisonnables.

Madame GERVAL.

Je sens que vous allez vous fâcher.

M. DUPORT.

A coup sûr, ce ne sera pas ma faute.

Madame GERVAL.

Il faut parler cependant.

M. DUPORT.

Hé, ventrebleu, parlez donc.

Madame GERVAL.

Je ne puis épouser Monsieur Germon.

M. DUPORT.

Voici du nouveau, par exemple. Ma sœur une femme estimable, ne se joue pas d'un honnête homme qui lui fait l'honneur de la rechercher, ni d'un frère à qui elle a quelques obligations.

Madame GERVAL.

Je fais de tous deux le plus grand cas. J'avoue même que Germon m'est cher.

M. DUPORT.

Et vous le refusez ? Qui voulez-vous donc épouser ? Un homme que vous n'aimerez pas ?

Madame GERVAL.

Ecoutez moi, mon frère.

M. DUPORT.

Hé, Madame, j'en ai trop entendu, & je ne sais qui doit m'étonner le plus, de vos procédés, ou de ma patience.

Madame GERVAL.

J'ai une fille.

M. DUPORT.

Il y a quinze ans que je le sçais.

Madame GERVAL.

Qui m'est chère.

M. DUPORT.

C'est fort bien.

Madame GERVAL.

Que vous aimez vous-même.

M. DUPORT.

A la bonne heure.

Madame GERVAL.

Cette enfant....

M. DUPORT.

Cette enfant ? ...

Madame GERVAL.

Est sensible au mérite de Germon.

M. DUPORT.

Il n'y a pas de mal à cela.

Madame GERVAL.

Vous ne m'entendez pas, mon frère.... Elle l'aime... trop.

M. DUPORT.

Que voulez vous dire ?

Madame GERVAL.

Que le mérite de votre ami nous a également frappées, que Rose ne peut supporter l'idée de mon futur mariage, & que je n'aurai pas la cruauté de l'en rendre témoin.

M. DUPORT.

Madame Gerval, vous ne me proposerez peut-être pas de marier un homme fait à une enfant de quinze ans,

Madame GERVAL.

Hé, pourquoi pas ?

M. DUPORT.

C'eſt que ce ſerait une abſurdité que vous ne devez pas vous permettre, & que je ne ſuis pas fait pour entendre.

Madame GERVAL.

Roſe n'a que quinze ans, il eſt vrai ; mais ſon caractère eſt très-formé.

M. DUPORT.

C'eſt vous qui l'aſſurez. Belle caution !

Madame GERVAL.

Vous me manquez, mon frère.

M. DUPORT.

J'en ſuis fâché, ma ſœur. Mais quand j'ai paſſé ſix mois à arranger & à faire réuſſir un projet raiſonnable & ſolide, il eſt diabolique de le voir échouer contre la plus pitoyable fantaiſie.

Madame GERVAL.

Vous voulez donc que je devienne l'ennemie de ma fille ?

M. DUPORT.

Qui vous parle de cela ?

Madame GERVAL.

Que je tourmente ſa jeuneſſe ?

M. DUPORT.

Pas du tout.

Madame GERVAL.

Qu'elle me reproche un jour d'avoir eu moins de fermeté qu'elle ?

M. DUPORT.

Quel éternel verbiage ! Vous croyez donc que cette fantaiſie d'une enfant peut tirer à conſéquence, que ſon goût pour Germon ſera durable ? Un amour de quinze ans ! Voilà quelque choſe de bien impoſant, en vérité.

Madame GERVAL.

Mon frère, Roſe n'eſt point une enfant ordinaire, & l'amour jette de profondes racines dans un cœur qui, pour la première fois, s'ouvre au ſentiment. Vous ignorez cela, vous qui n'avez jamais aimé.

M. DUPORT.

Je n'ai jamais aimé ? Je n'ai jamais été amoureux, dieu merci ; mais je connois l'amitié, vous n'en pouvez douter, (*en la fixant*), & je m'y ſuis quelquefois trop livré pour mon repos.

Madame GERVAL.

Hé bien, ſi je vous ſuis chère, ſouffrez que je vive pour ma fille, que j'aſſure ſa félicité, je vous en prie, je vous en conjure. Vous voulez que Germon ſoit à la tête de ma maiſon ? Il y aura les mêmes droits que s'il était mon époux. Je l'aimerai comme mon gendre, & j'aurai pour lui les égards que perſonne ne peut lui refuſer.

M. DUPORT.

Et vous croyez qu'à votre première invitation il oubliera

l'une pour aimer l'autre ? Ce n'eſt pas aſſez de vous l'être ſoumis, vous voulez qu'eſclave docile il s'attache à l'inſtant à l'objet que vous lui indiquerez ?

Madame GERVAL.

Je veux ſeulement ne pas perdre votre amitié, quand je fais tout pour la conſerver.

M. DUPORT.

Mon amitié ? Hé, puis-je vous l'ôter ? Suis-je de ces ames glacées qui commandent leurs inclinations ? Je crie, je tempête, & je ſuis toujours ton frère. . . . Mais au moins je ne me mêlerai pas de cette affaire, je vous le ſignifie.

Madame GERVAL.

Je l'arrangerai ſeule.

M. DUPORT.

Elle eſt tellement extravagante que je rougirois d'en parler à mon ami.

Madame GERVAL.

Je lui parlerai, moi.

M. DUPORT.

Et gardez-vous de lui dire que vous m'avez confié vos folies, je vous démentirais tout net, je vous en avertis.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

Madame GERVAL, *ſeule.*

VOILA le grand coup porté. Il ne me reſte qu'à gagner Germon. Il réſiſtera peut-être ; mais du moins il ne me bruſquera pas.

SCENE IX.

Madame GERVAL. GERMON.

GERMON, *avec gaité.*

AVEZ-VOUS vu mon beau frère ?

Madame GERVAL, *ſouriant.*

Votre beau-frère ?

GERMON.

Il eſt charmant aujourd'hui. Je lui ai rendu notre converſation, & il a oublié ſa bruſquerie ordinaire pour partager ma ſatisfaction.

Madame GERVAL.

Il faut qu'il vous aime bien.

GERMON.

Oh ! c'eſt incroyable. Il eſt vrai qu'il doit quelque choſe à mon attachement pour lui.

Madame GERVAL.

Il me doit auſſi quelque choſe à moi, & il vient de me traiter avec une cruauté....

GERMON.

Ecoutez donc, vous vous faites quelquefois un malin plaiſir de le contredire....

Madame GERVAL.

Je ne crois pas que vous puiſſiez vous en plaindre.

GERMON.

Et ſurtout aujourd'hui. Car dans cette affaire il a plus fait que moi-même.

Madame GERVAL.

Qu'en ſavez-vous ?

GERMON.

C'eſt lui qui me l'a dit.

Madame GERVAL.

Et vous vous en rapportez plus à ſa tête qu'à mon cœur !

GERMON.

Tenez, ne diſputons pas : vous auriez toujours raiſon.

Madame GERVAL.

Même, ſi je ne vous épouſais pas !

GERMON.

Oh ! dans ce cas là vous auriez tort.

Madame GERVAL.

C'eſt un tort auquel il faut vous préparer.

GERMON.

Comment ?

Madame GERVAL.

Mon ami, je vous aime autant que je le puis.

GERMON.

En conſcience, vous me devez cela.

Madame GERVAL.

Et je ne vous épouſerai jamais.

GERMON.

Madame Gerval ?

Madame GERVAL.

Je vous dis la vérité en riant.

GERMON.

Savez-vous bien, Madame, que, toute aimable que vous êtes, vous avez des caprices ſi bien conditionnés....

Madame GERVAL.

Voilà des propos.

GERMON.

Moins piquans peut être que vos procédés.

Madame GERVAL.

Mes procédés ſont tout ſimples. Je vous ai promis ma main, je la retire.

GERMON, *ſaiſiſſant ſa main.*

Et moi, je la garde.

Madame GERVAL.

C'eſt ce que nous verrons.

GERMON.

C'eſt tout vu.

Madame GERVAL.

Une femme de trente ans n'eſt pas ce qu'il vous faut.

GERMON.

Au contraire, Madame.

Madame GERVAL.

Vous êtes obſtiné, je le ſuis autant que vous.

GERMON.

La converſation en ſera plus animée.

Madame GERVAL.

Il vous faut une femme jeune, jolie, aimante & docile.

GERMON.

Je ne compte point épouſer un être chimérique.

Madame GERVAL.

Cette femme eſt toute trouvée.

GERMON.

Je n'en veux point.

Madame GERVAL.

Monſieur Germon, je ne me conſolerais pas d'avoir compromis celle que je vous propoſe.

GERMON.

Elle ne ſçaurait l'être, je ne la connais pas.

Madame GERVAL.

Elle n'eſt pas faite pour éprouver un refus.

GERMON.

Cela ſe peut, mais je vous épouſe.

Madame GERVAL.

Jamais, vous dis-je, jamais. Je vous parle ſérieuſement, auſſi ſérieuſement que j'aie parlé de ma vie. Vous épouſerez celle que je vous deſtine. J'exige cette preuve de votre amour. Si vous me la refuſez, vous ne m'avez jamais aimée.

GERMON.

Pour vous perſuader qu'on vous aime, il faut vous être infidèle. Vous avez une façon de voir les choſes, qui eſt un peu extraordinaire, au moins.

Madame GERVAL.

Vous rendez-vous ?

GERMON.

Non, en vérité. Mais, ſavez vous que vous m'embarraſſez ? Briſons-là, je vous prie, c'eſt pouſſer trop loin la plaiſanterie.

Madame GERVAL, *avec ſentiment*

Mon ami, vous êtes bon, honnête.

GERMON.

Ce n'eſt pas une raiſon pour vous mocquer de moi.

Madame GERVAL.

Auſſi n'eſt-ce pas mon intention.

GERMON.

Vous voulez donc m'éprouver ?

Madame GERVAL.

Je n'en ai pas besoin.

GERMON.

Que voulez-vous donc, car je m'y perds.

Madame GERVAL.

Le bonheur de ma fille, le votre & le mien, qui est attaché à celui des deux personnes qui me sont chères.

GERMON, *étonné.*

Quoi, Madame. . . .

Madame GERVAL.

Ne m'interrompez plus. Je confie à l'honneur le secret de l'innocence. Vous avez fait sur ma fille une impression que j'ignorais, & dont la violence excite mes alarmes. Elle est très-jeune ; mais ses sentimens ne sont pas à dédaigner : il est même flatteur pour un homme qui pense d'avoir épanoui un cœur qui ne se connoissait pas encore, & de recevoir le premier tribut de sa sensibilité. Il y a entre vous, j'en conviens, une disparité d'âge, qui vous effraye peut-être en ce moment. Mais avec un peu de réflexion, vous sentirez que ce n'est pas un grand malheur d'épouser une fille de quinze ans, jeune, jolie, sage, riche, bien élevée, & dont la raison est assez avancée pour qu'elle ait senti tout ce que vous valez. Pour nous, qui ne sommes plus dans l'âge des grandes passions, nous passerons sans peine d'un sentiment plus vif aux sentimens calmes & doux de la simple amitié. Enfin, mon cher ami, il ne tient qu'à vous de couler des jours heureux entre une épouse qui vous aime, & l'amie la plus tendre. Notre félicité sera inaltérable, car elle dépendra de nous seuls.

GERMON.

Vous peignez à merveille ; mais comme vous dites fort bien, ceci demande un peu de réflexion.

Madame GERVAL.

Je vous donne une heure.

GERMON.

Vous êtes généreuse.

Madame GERVAL.

Et souvenez-vous, Germon, souvenez-vous bien que je ne puis, que je ne veux être que votre amie.

SCENE X.

GERMON, *seul.*

VOILA des choses auxquelles on ne s'attend pas, & qui sont faites pour embarrasser l'homme le plus sûr de soi. Voyons, calculons le pour & le contre, & ne faisons pas de sottises,

ſottiſes, s'il eſt poſſible. J'aime la mère, elle ne m'épouſera pas, elle s'eſt déclarée & je ne la ferai pas revenir : elle chérit ſa fille, & il n'y a rien de ſi naturel. Sa fille me fait l'honneur de m'aimer, & je ſens que je n'aurai pas de peine à l'aimer auſſi, (*en ſouriant.*) Pour peu que je me prête à la néceſſité. Mais j'ai quarante ans, elle n'en a que quinze, & jamais je n'ai rien donné au hazard. Cependant, pour avoir trop réfléchi, je ſuis garçon encore, & Roſe ne reſſemble pas mal à l'épouſe que j'ai toujours déſirée... Mais ſa jeuneſſe... Sa jeuneſſe... Ma foi, en amour comme en guerre, il faut riſquer quelque choſe, & le plus téméraire n'eſt pas toujours le plus malheureux.

SCENE XI.

GERMON. ROSE.

ROSE, *avec embarras.*

MA mère vous quitte, Monſieur Germon ?

GERMON.

Oui, Mademoiſelle.

ROSE.

C'eſt une bien bonne mère.

GERMON.

Comme on en voit peu.

ROSE.

Il a été queſtion de moi, Monſieur Germon ?

GERMON.

Il eſt vrai, Mademoiſelle.

ROSE, *à part.*

Je ne ſais que dire, & j'ai un beſoin de parler !

GERMON.

Vous ne paraiſſez pas à votre aiſe, Mademoiſelle ?

ROSE.

J'avoue que je ſuis embarraſſée.

GERMON.

Vous ne devez pas l'être avec moi.

ROSE.

Tenez, Monſieur Germon, je ne ſçais pas diſſimuler, & je le pourrais que je ne le voudrais pas. Vous inſpirez la confiance, ou peut-être on aime à ſe confier à l'homme qu'on préfère. Eh, à qui ouvrirait-on ſon cœur, ſi ce n'eſt à celui qui lui fait ſentir ſon exiſtence ?

GERMON.

Croyez, Mademoiſelle, que je ſens tout le prix des choſes flatteuſes que vous me faites entendre, & de celles que Madame Gerval m'a déjà dites de votre part.

ROSE.

Je ne l'avois chargée de rien, de rien en vérité, Monſieur

Germon. Elle a surpris mon secret, & n'a consulté que l'intérêt de sa fille. Je vous aime, Monsieur Germon, je vous aime bien tendrement, je vous l'assure; mais ma mère vous aimait avant moi, vous devez l'aimer aussi, car elle est si aimable ! Ne souffrez pas qu'elle me sacrifie son bonheur. Germon, honnête & sensible Germon, refusez moi, je vous en prie, sauvez-moi du danger de me préférer à ma mère. Dites lui que je ne suis qu'un enfant sans caractère, dites le à mon oncle, dites-le à tout l'univers. Soyez mon père, ce titre me forcera au respect, & imposera silence à l'amour. J'en mourrai peut être, Monsieur Germon, mais ma mère, ma bonne mère, sera heureuse, j'emporterai ses regrets, &, sans doute, les vôtres.

GERMON.

Mademoiselle, il est difficile de vous refuser; il est plus difficile encore de vous chercher des défauts, quand vous n'avez que des vertus.

ROSE, *d'un ton triste.*

Il faudra donc que je vous refuse moi-même, que je sois plus délicate que vous, que je vous donne l'exemple d'une fermeté que vous deviez m'inspirer.

GERMON.

Mademoiselle, Madame Gerval n'est pas aussi faible que vous le supposez, & le bonheur de son aimable fille ne coûtera rien à son cœur.

ROSE.

Elle vous l'a dit... Elle vous l'a dit, n'est-il pas vrai ? Eh bien, mon ami, elle vous a trompé, elle a voulu se tromper elle-même. Elle a failli se trouver mal, quand elle a sçu... Quand elle a sçu ce que vous savez, Monsieur Germon. Il faut que vous soyez bien cruel, pour ne pas vous rendre à mes prières. Songez-donc que je ne puis être comparée à une femme qui unit encore les graces touchantes de la jeunesse, à tous les charmes d'un esprit mur, songez qu'il y a entre vous une conformité d'âge, de goûts, & de caractères qui rend votre mariage indispensable, songez...

GERMON.

Je ne dois plus songer qu'à vous, Mademoiselle, c'est le vœu de Madame votre mère, (*avec gaîté.*) & vous êtes bien faite pour justifier un infidélité.

ROSE.

Et de quel droit, Monsieur, prétendez-vous me contraindre ! Depuis quand ma mère me rend elle victime de ses volontés ?

GERMON.

Vous me connoissez bien peu, si vous me croyez capable d'abuser de son aveu.

ROSE.

Vous le voudriez en vain : c'est moi qui vous l'assure.

GERMON, *dissimulant.*

Mademoiselle, il est inutile de feindre davantage. Madame Gerval a craint de vous imposer un sacrifice au dessus de vos forces, & elle sera enchantée de l'empire que vous avez sur vous.

ROSE.

Quoi, Monsieur, vous m'éprouviez ?

GERMON.

J'en conviens, Mademoiselle, & je vois avec plaisir combien cette épreuve est superflue.

ROSE, *piquée.*

Ah, vous m'éprouviez, Monsieur, vous m'éprouviez ?

GERMON.

Oui, Mademoiselle, & je vais jouir sans regrets, d'un bonheur que vous desirez si sincérement.

ROSE, *les larmes aux yeux.*

Vous ferez bien, Monsieur. Je vous proteste que je suis au comble de la joie.

GERMON.

Je m'en apperçois, Mademoiselle, elle brille dans vos yeux. Rien n'empêche plus que la noce ne se fasse demain.

ROSE, *sanglotant.*

Non, sans doute... Et j'y serai... J'y serai aussi gaie...

GERMON.

Que dans ce moment-ci, Mademoiselle ?

M. DUPORT, *en dehors.*

Portez tout cela dans mon appartement.

ROSE, *avec effroi.*

Ciel ! c'est mon Oncle ! s'il me voit dans l'état ou je suis !...

SCENE XII.

GERMON, M. DUPORT, ROSE.

M. DUPORT.

TE voilà tête-à-tête avec ma Nièce ? Tu jouis déjà des prérogatives de la paternité ? Mais qu'a-t-elle donc ? Aurais-tu fait usage de ton autorité ? Ma Nièce est triste, (*la fixant.*) Ma Nièce pleure ?

ROSE, *s'efforçant de rire.*

Au contraire, mon Oncle.

M. DUPORT.

Rose, chacun s'égaie à sa manière : la tienne ne serait pas de mon goût ; mais si elle te convient, il n'y a rien à dire. Vas faire un tour dans le parc, vas mon enfant, le grand air ne te fera pas de mal.

(*Rose sort en regardant Germon avec expression.*)

SCENE XIII.

GERMON. M. DUPORT.

M. DUPORT.

Germon, que signifient les larmes de cette petite fille ? Ces femmes-là te tourmentent, je m'en apperçois.

GERMON.

Leurs persécutions ne sont pas sans agrémens. J'avoue cependant que je suis très-malheureux. Je suis aimé de deux femmes charmantes, & elles ne veulent de moi ni l'une, ni l'autre.

M. DUPORT.

Ah ! ma sœur t'a parlé ?

GERMON.

Très-intelligiblement.

M. DUPORT.

Et elle a joué les grands principes ?

GERMON.

Elle sent beaucoup & ne joue rien.

M. DUPORT.

Rose, de son côté, s'est montrée la digne fille de sa mère ?

GERMON.

Je te jure que cette enfant ne ressemble à personne. Mais il me semble que tu es aussi du secret ?

M. DUPORT.

Je suis du secret ; mais je ne suis de rien dans leurs extravagances.

GERMON.

Prends garde que ta raison ne vaille pas la leur.

M. DUPORT.

Vas-tu me tourmenter aussi ? Sœur, Nièce & ami ; j'enverrais tout au diable, je t'en avertis.

GERMON.

Mon ami, vous êtes d'une vivacité...

M. DUPORT.

C'est que vous paroissez ligués tous trois pour me faire enrager.

GERMON.

Au contraire, car nous n'avons pu être d'accord un seul instant ce matin. La mère veut que j'épouse sa fille, la fille veut que j'épouse sa mère, & je n'épouse personne.

M. DUPORT.

Et nous serions ainsi balottés par ces deux étourdies ? Je ne le souffrirai parbleu pas, & je vais leur parler d'un style...

GERMON.

Il ſerait dangereux, peut-être, d'y mettre trop de chaleur. Les femmes ne veulent pas être bruſquées.

M. DUPORT.

Vous êtes leur chevalier.

GERMON.

Je le ſuis de toutes celles à qui on ne rend pas juſtice.

M. DUPORT.

Veux tu m'écouter & me laiſſer faire ? Ne ſens tu pas que mon amour propre eſt intéreſſé à tout ceci, que je ſuis le chef de la famille, que je ne peux pas, raiſonnablement, céder aux caprices de ma ſœur & de ma nièce ? J'ai arrangé ton mariage, & tu te marieras, ſi ce n'eſt avec la mère, ce ſera avec la fille ; tu ſeras mon frère ou mon neveu. Voyons, laquelle veux-tu épouſer ?

GERMON.

Ma foi, mon ami, celle qui voudra recevoir ma main.

M. DUPORT.

C'eſt-à-dire, que vous n'aimez ni l'une, ni l'autre ?

GERMON.

Au contraire, je crois que je les aime toutes les deux. L'une eſt ta ſœur., l'autre eſt ta nièce, toutes deux ſont adorables, je n'ai jamais eu de paſſions violentes, & je ſerai trop heureux avec celle qui voudra bien ſe donner à moi.

M. DUPORT.

Voilà de la réſignation, par exemple. Mais J'apperçois ces dames.

SCENE XIV, & dernière.

GERMON, M. DUPORT, Madame GERVAL, ROSE.

Madame GERVAL, *en entrant.*

Non, ma fille, non, Monſieur ne m'épouſe pas.

ROSE, *triſtement.*

Il s'y diſpoſe cependant.

Madame GERVAL.

Je ne crois pas qu'il faſſe rien ſans moi.

M. DUPORT.

Meſdames, je ſuis très-mécontent de vous, je vous le ſignifie. Je me ſuis prêté, ma ſœur, à ce que vous appellez votre délicateſſe. Germon ſuit vos loix avec une docilité qui tient de la bonhommie ; mais il eſt des bornes à tout, & je veux, j'entends que vous lui faſſiez épouſer votre fille, ou que vous l'épouſſiez vous-même.

Madame GERVAL.

Eh, mon frère, il ne tient pas à moi que Roſe ne ſoit heureuſe.

M. DUPORT.

Et Mademoiſelle vous réſiſte ! (*à Roſe.*) Corbleu, quand votre mère & votre oncle ont prononcé, vous devez accepter celui qu'on vous propoſe, euſſiez-vous de l'averſion pour lui.

ROSE.

Quoi mon oncle !....

M. DUPORT.

Oui, Mademoiſelle, euſſiez vous de l'averſion pour lui ; mais vous l'aimez, vous le lui avez dit, vous l'avez dit à votre mère, vous n'oſez me le nier à moi, & vous vous faites prier ! Savez-vous que votre père, en mourant, m'a remis tous ſes droits, & que l'obéiſſance eſt la première vertu de votre âge ! (*à Germon.*) Veux tu bien prendre la peine de me ſeconder un peu ! Te voilà ſeul dans ton coin à pouſſer des ſoupirs ſentimentaux....

GERMON.

C'eſt que nous jouons une ſcène de ſituation qui embarraſſe ma modeſtie.

M. DUPORT.

Epouſez-vous Germon ?

Madame GERVAL.

Monſieur ſait bien que je ne le puis pas.

M. DUPORT, *à Roſe.*

Et toi, te décides-tu ?

ROSE, *avec timidité.*

Si j'aimais moins ma mère, peut-être....

M. DUPORT.

Vous avez juré toutes deux de faire le malheur de ma vie. Hé bien, puiſqu'il eſt ainſi, Germon partira, & vous oublira l'une & l'autre.

Madame GERVAL.

Ma fille, vous perdrez votre amant, vous n'aurez rien fait pour votre mère.

ROSE, *avec attendriſſement.*

J'aurai fait ce que j'ai pu.

M. DUPORT, *prenant Germon par la main.*

Prends congé de ces dames, & qu'elles s'arrangent comme elles l'entendront.

GERMON, *avec effort.*

Madame, je vous ſalue. Mademoiſelle, je pars. (*Madame Gerval & Roſe ſaiſiſſent chacune une de ſes mains.*)

ROSE.

Germon, arrêtez. Ma bonne maman, ſouffriras-tu qu'il s'éloigne ?

Madame GERVAL.

Je ne regretterai, moi, que mon ami.

ROSE.

Et tu te conſoleras de ſon abſence !

Madame GERMON.

Il le faudra bien, puisque tu ne veux pas le retenir.

ROSE, *avec sentiment, & d'une voix éteinte.*

Ah, Germon, Germon.

M. DUPORT.

Parlez donc, Madame Gerval, parlez en mère, ou je me fache.

Madame GERVAL.

Puisqu'on le veut, Rose, pour la première fois je vous ordonne d'obéir.

ROSE, *se jettant dans les bras de sa mère.*

Ah, ma mère, ma digne mère!

M. DUPORT.

Que de façons! ta mère le veut; (*montrant Germon.*) Son cœur t'attend, tu brules de te rendre, donne-moi ta main, (*il la met dans celle de Germon,*) & embrasse ton mari. (*Germon l'embrasse.*)

ROSE.

C'est par pure obéissance.

M. DUPORT.

Eh, je le vois bien. Ma sœur, un jour perdu pour le bonheur ne se retrouve jamais. Nous terminerons ce soir, & vous conviendrez qu'un homme de tête comme moi, est un bienfait du sort pour des femmes telles que vous.

FIN.

A MA MERE.

DAIGNEZ recevoir l'hommage de cette Bagatelle, comme une faible marque de mon respect, de ma tendresse, & de ma reconnaissance.